

## CHAPITRE VII

Quelques instants après, Alain et Ennoch caracolait sur le chemin de Hauteœur... Ils n'échangeaient aucune parole, tant restait grande chez eux l'impression de la scène qui s'était passée dans la cabane. « Rendez-moi ma fille! Rendez-moi ma mère! » Ces mots, les derniers jetés au jeune baron par l'infortuné Kerlandec et par sa petite-fille,

résonnaient aux oreilles d'Alain tout le long de la route.

Alain allait comme la foudre. Courbé sur sa monture, il traversait l'air, semblable à l'ouragan, et, comme un tigre blessé, il rugissait de honte, de rage, de douleur. Qu'allait-il faire? Allait-il brusquement entrer dans la tanière de la bête fauve et, donnant pleine liberté aux flots de sa colère, l'anéantir, lui arracher ses victimes et cracher au visage du coupable les noirs et sanglants reproches qui arrivaient à ses lèvres?... Il l'ignorait. Emporté par son cheval dont il déchirait les flancs, dans son désir d'arriver, il allait, brûlant l'espace. Au fur et à mesure qu'il approchait du manoir de ses pères, il sentait plus vivement encore les flèches douloureuses décochées à son cœur saignant par Kerlandec. Il eût été capable de faire éclater, au péril de sa vie, sa fureur contre Romoald, si celui-ci se fût trouvé sur son chemin. Mais, comme il approchait de Hauteœur, une femme lui apparut à l'une des fenêtres à croisillons; une femme dont les signaux répétés lui rendirent quelque calme : sa mère, inquiète, le guettait; sa mère dont il était la seule consolation, et pour laquelle il lui fallait vivre! Il répondit par des saluts pleins de déférence aux signaux de la noble dame. Son cheval, épuisé par sa course rapide, blanc d'écume, fumant, essoufflé, s'arrêta de lui-même dans la cour, au bas de l'escalier d'honneur. Ce fut sur le sein de

sa mère que l'enfant se remit et se recueillit. Les tendres reproches d'Anne sur sa promenade prolongée, son regard inquiet cherchant à se rendre compte si l'humidité du violent orage n'avait pas apporté quelque trouble dans la santé de son fils, toute cette sollicitude maternelle pénétra celui qui en était l'objet. Alain, pris d'une subite expansion filiale, coucha sa tête sur l'épaule de sa mère et se mit à pleurer.

« Qu'avez-vous, mon fils? Ne me cachez pas le sujet de vos larmes; parlez sans détour. » Et emmenant Alain dans sa chambre, elle obtint de lui l'entière confession de cette journée de chasse. Et lorsqu'entraîné par la violence de sa nature et les horribles révélations de Kerlandec, Alain laissait des paroles de vengeance arriver à ses lèvres, sa mère lui rappelait les dernières volontés paternelles.

C'est ainsi qu'elle calmait le cœur de son enfant. Elle chercha aussi à réveiller en lui l'orgueil de sa race et la commisération pour l'âme de Romoald, qu'il fallait sauver à tout prix. Le souvenir d'Achille l'exigeait.

Ce doux entretien ranima la compassion d'Alain pour l'enfant abandonnée de la cabane et, après avoir confié à sa mère les douleurs de Kerlandec, il résolut d'aller implorer Romoald en faveur de ceux qu'il regarda, dès lors, comme ses protégés.

Il se rendit résolument, le cœur ferme et la tête plus libre, à la salle d'armes, où, dans un grand fauteuil, reposait le baron.



Le bruit que fit la porte à l'entrée d'Alain réveilla Romoald.

« Approche, enfant, dit l'aîné de la maison de Hauteceur, et viens me conter le motif de ton escapade dès l'aurore. N'accuse pas l'orage, car tu devais être rentré au manoir avant le premier éclair. Tu inaugures ta prochaine souveraineté sur Hauteceur par un acte d'indépendance que l'on a fortement fait sonner à mon oreille pendant le

repas du jour. Pour moi, qui désire voir en toi le fils que j'ai perdu (Alain frissonna), je ne t'en veux pas. Ma faiblesse paternelle, en rejaillissant sur toi, te pardonne aisément cet égarement d'un instant; mais il n'en est pas de même de tes oncles, Alain. Je te saurai

gré de veiller sur tes actes, en raison des susceptibilités qu'ils pourraient éveiller chez eux. Me comprends-tu?

— Je comprends les égards qui sont dus à mes



oncles, car ils ont dans les veines le même sang que celui qui coula dans celles de mon père; je comprends tout ce dont je dois et veux les entourer, et soyez assuré, mon oncle, qu'aucun mauvais dessein ne hantait mon esprit et ne motivait le retard apporté dans mon retour. Mais ce que, seigneur, vous appelez une escapade a mûri mes

idées et enchainé ma volonté, jusqu'à pleine réussite, dans certains projets que je serais heureux de vous soumettre... J'ai souffert, j'ai vu souffrir et j'ai résolu, et promis même, de sécher bien des larmes, avec le concours de votre autorité.

— Que dis-tu? fit Romoald avec curiosité, tandis qu'il baissait déjà son front sur ses genoux.

— Seigneur, permettez que je taise les sentiments qui, depuis ce matin, se sont disputé mon âme. Permettez qu'avec le respect que je dois à votre volonté, je ne cherche pas à la juger, ni à la blâmer. Mais, puisque Votre Seigneurie veut bien entourer le fils de son frère de toutes ses faveurs, permettez-lui de venir à elle, de se mettre à ses genoux et de lui dire du fond de son cœur : Ayez pitié de votre âme... je ne crie pas vengeance, mais pitié... »

Romoald eut un tressaillement.

« Qu'est-ce à dire, enfant, quoi? »

— Pitié pour votre âme, et pitié également pour ceux qui, au bas de la tour, gémissent dans les souterrains... J'étais l'ami de votre fils : en son nom, au nom de son bonheur éternel, faites miséricorde, ouvrez les portes des cachots. »

Et Romoald, s'affaissant au fond de son siège, disait :

« Même voix... même cœur... mêmes sentiments...  
Relève-toi, enfant, tes paroles me rappellent... »

— Votre fils, seigneur, et ma vue, ravivant des souvenirs pleins de tristesse, vous remet aussi votre frère en mémoire. Au nom de ces deux êtres qui, depuis bientôt six ans, ont rempli votre cœur de sentiments divers, pardonnez si l'on est coupable, faites grâce si l'on est innocent. Que les portes des cachots s'ouvrent au nom de mon père, au nom de votre fils...

— Il les associe dans sa pensée! Six ans! Pauvre Alain! Toi dont j'ai brisé...

— Arrêtez, ne me dites rien d'un passé dont je ne veux rien savoir de plus que ce qui m'a été révélé ce matin. Ce passé, vous le répudierez, car vous aimiez votre fils. Et, mon oncle, puisque, en souvenir de lui, vous voulez bien m'aimer aussi, vous me pardonneriez cette démarche. Ma souveraineté sur Hauteceur, comme vous disiez tout à l'heure, je ne veux la tenir que du baron magnanime qui, reconnaissant ses torts, après avoir tiré l'épée victorieuse dans les combats, portera dans les cachots les paroles de paix et de bonté. Dites, seigneur, que vous m'entendez, que vous m'exaucerez. Ne m'enlevez pas, par un refus, la force d'exécuter les dernières volontés de mon père.

— Explique-toi, Alain, que demandait ton père?

— « Ne venge pas ma mort, mon fils. Je pardonne  
« à mon frère Romoald; que Dieu et les miens lui par-  
« donnent de même! » dit l'enfant avec des larmes plein  
la voix. Voilà, seigneur mon oncle, le legs le plus cher  
qu'il me fit, ainsi qu'à ma mère, lorsque son regard voilé  
nous fixa pour la dernière fois. »

Romoald avait attiré Alain sur son sein, il baisait sa  
blonde tête.

« Ton père, enfant, a dit cela?... »

Mais Alain, continuant :

« Ma douce mère, héritière de ses pieux désirs,  
m'a élevé dans la pensée de rendre le bien à qui nous  
avait fait du mal. Tel est le motif, mon oncle, fit l'enfant  
en promenant une main caressante sur les genoux du  
vieillard, et attachant sur lui ses yeux suppliants, tel est  
le motif qui me fait aimer votre âme. »

Et, entraîné par l'expansion, Alain sollicitait pour  
les victimes de la tour et parlait longuement de la fille  
de Kerlandec dont il avait promis le retour au foyer.  
Romoald n'entendait plus. Poursuivi par la pensée de  
son frère, il dit :

« Achille, mon frère, tu ne m'as pas maudit...

— Que dites-vous? maudit par mon père! reprit  
Alain avec vivacité. Oh! seigneur, son noble cœur  
n'a jamais connu la haine; mais, prenez garde,

la malédiction du pauvre a plus de prix aux yeux du Ciel  
que celle de tout autre. »

Romoald se tut; puis, après un moment de silence :

« Comme je retrouve mon fils dans celui d'Achille!  
Le mien n'eût pas mieux dit... La race des Hautecœur  
n'est pas prête de s'éteindre. Par toi reverdiront ses  
rameaux d'honneur, de droiture et de magnanimité.  
Mes fautes ont obscurci son blason. Il est temps que je  
m'efface d'ici-bas.

— Non, mon oncle, Dieu vous accordera le temps  
nécessaire pour abjurer les erreurs d'un fol-entraînement.  
Dès aujourd'hui, nous allons y travailler. Permettez-moi  
de m'associer à des actes de clémence qui vous vaudront  
une juste renommée, et d'aller de ce pas délivrer ceux  
qui souffrent. »

Le vieux baron et son neveu n'avaient pas remar-  
qué la présence d'un tiers dans la salle. Sigismond était  
là, prêtant une oreille attentive à cette scène. Pâle, les  
lèvres et les poings crispés, il méditait un plan dans  
lequel il pourrait faire tomber l'ange tutélaire de son  
maître.

Romoald poursuivit :

« Je ne croyais pas rendre de sitôt la liberté aux pri-  
sonniers, mon enfant. Je crains les bruits que leur légi-  
time courroux soulèvera à l'entour de mon nom... Je

croyais plus sage d'attendre une occasion pour leur octroyer semblable faveur... Sigismond me pousse dans cette voie, lui, qui sait ce qui se dit.

— Seigneur, vos hésitations pourraient devenir condamnables aux yeux de Dieu, auquel appartiennent toutes les heures de notre vie et qui souvent les abrège pour le coupable. Sigismond, s'il vous est sincèrement attaché, comprendra la justesse de vos observations sur ce point. Et quant à l'occasion, elle vous est toute fournie par l'acte solennel, dû à votre bienveillance et qui m'élève aux yeux de vos vassaux. Permettez que j'inaugure mon entrée à Hauteceœur par cette délivrance dans laquelle je saurai faire ressortir le mouvement charitable de Votre Seigneurie. Avant d'être l'héritier de vos biens, que je sois l'interprète de vos générosités. Oh! dites oui, au nom de votre fils, au nom de votre frère...

— Tu m'ébranles, cher enfant. Le pardon de ton père, m'arrivant par ta bouche, achève de désarmer les mains qui ne demandent plus qu'à se joindre pour prier... Va, enfant, et que Dieu t'accompagne... Appelle Sigismond. Mieux que moi il saura t'aider dans la besogne qu'entreprend ton âme juste et tendre. »

Un bruit de pas arriva du fond de la salle, et Sigismond, s'avançant, apparut au yeux des barons.

« Ah! te voilà, Sigismond, approche, lui dit Romoald, et écoute. Il est temps, vois-tu, de mettre un terme à nos vieilles habitudes d'autrefois, et de nous montrer tels que nos mères l'eussent désiré. Tu as beaucoup aimé la tienne, m'as-tu dit? Sigismond, réponds.

— Oui, seigneur, fit le serviteur sèchement.

— Elle t'avait appris à distinguer le bien du mal ; mais, entraîné par tes passions, peut-être à l'exemple de ton maître (tu vois si je suis généreux), tu t'es jeté corps et âme dans des sentiers peu droits. Si j'en ai assumé quelque peu la responsabilité, je veux t'offrir les moyens de revenir dans le bon chemin. Cet enfant nous facilitera grandement les choses.

— J'ai tout entendu, seigneur.

— Ah! tu as tout entendu. Je n'ai donc rien à t'apprendre sur cette conversation que la discrétion eût dû t'éviter de connaître avant mon bon plaisir. Soit ; mais puisqu'il en est ainsi, apprête-toi à suivre le seigneur Alain, et à répondre par une obéissance passive aux ordres qu'il te donnera. Va, et fais comme je te le dis. »

Tandis que Sigismond, tout en grommelant, sortait de la salle et allait chercher les clefs des souterrains, l'enfant, après avoir mis un baiser sur la main de son oncle, le front resplendissant d'une joie céleste, montait

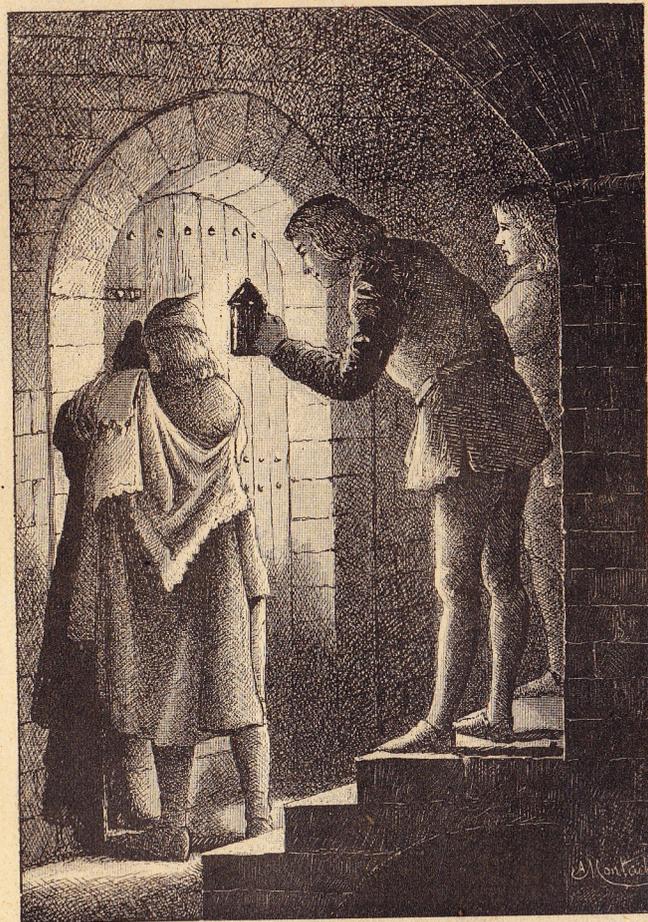
à la chambre de sa mère. Il allait informer Anne de la cause gagnée et faire passer dans son âme tout le bonheur qui remplissait la sienne.

Bientôt après, les pas de Sigismond retentirent dans les longs corridors, puis sur les dalles et les pierres des escaliers de la grosse tour. Alain le suivait, et derrière le jeune baron, selon la volonté expresse de dame Anne, marchait Ennoch. La veuve d'Achille, toujours inquiète au sujet de son fils, avait fait jurer au petit Breton qu'il accompagnerait son maître en tous lieux.

.....

La robuste main de Sigismond a tiré les verrous, elle a tourné les clefs dans les serrures, et les portes des cachots se sont ouvertes devant les prisonniers. Alain cherche à faire naître chez les détenus la reconnaissance due au seigneur de Hautecœur. Il leur adresse des paroles de bonté, et des bourses pleines d'or, qu'il tire de dessous son pourpoint, se vident dans leurs mains.

Sigismond, resté sous l'empire des paroles de son maître, s'arme de ruse et, heureux de procurer une déception à Alain, il feint n'avoir plus de cachots à ouvrir. Passant d'un air d'indifférence devant celui qui recèle Berthe Kerlandec, comme s'il avait terminé sa tâche, il regagne l'escalier. Mais Ennoch, qui s'est fait renseigner sur le nombre des prisonniers, fait un signe à Alain.



SIGISMOND A TIRÉ LES VERROUX. (P. 118.)

« Et ce cachot? demande le jeune baron. »

Sigismond fait le sourd et ne répond pas.

« Et ce cachot? » insiste de nouveau Alain. Même silence.

« Sigismond, reprend alors Alain, avec autorité, Sigismond, je désire que vous m'ouvriez ce cachot.

— A quoi bon, seigneur, s'il ne renferme personne?

— Je m'en serai assuré par moi-même; ouvrez toujours, répondit Alain. »

Et Sigismond, déconcerté, retourne d'un pas lent vers la porte, qu'il feint avoir de la peine à déverrouiller. Alain ne bouge pas. Il sait Ennoch au courant de bien des choses, et son attitude en ce moment, l'insistance de son regard, soutiennent sa détermination.

Lorsque le cachot fut ouvert, et qu'Alain et Ennoch y eurent pénétrés, ce dernier entendit le vieux serviteur de Romoald marmotter entre ses dents : « Oui, mais je prendrai ma revanche, petit serpent ! »

A travers le jour descendant d'une fente ménagée dans le mur, les visiteurs aperçurent une femme accroupie dans un des angles de l'humide demeure.

« Ne seriez-vous pas Berthe Kerlandec? » lui dit Alain avec douceur.

Et sur un signe affirmatif :

« Levez-vous, et retournez en votre forêt, d'où votre

père et votre fille vous envoient leurs bénédictions et leurs souhaits de vous revoir. Je vous les porte en leur nom, de même qu'au nom du seigneur Romoald de Haute-cœur, je vous porte votre délivrance, et de bonnes promesses pour vos besoins futurs et ceux de la cabane.

— Beau seigneur, ne vous riez pas d'une malheureuse qui n'a plus ni force pour supporter les jeux des méchants, ni courage pour reprendre vie. Le seigneur qui me détient ici aura son compte à rendre en haut lieu, et mon âme qui y précédera la sienne ne la tirera pas de peine à ce moment-là. Il n'y a ni clémence, ni justice en son cœur, ne venez pas m'en parler.

— C'est bien la fille de Kerlandec, se dit Alain.

— Quant au père qui pleure, à la fille qui m'appelle, je les aurai bientôt rejoints. Le bon Dieu me fera bien quelques grâces pour mes années de cachot, et la première sera celle de notre réunion dans son beau Ciel. Ainsi trêve de vos efforts à me convaincre. Laissez la prisonnière prier et se lamenter en paix. »

Alain alla vers elle.

— Quel gage de vérité vous donner, pauvre femme ? Vous avez tant souffert que la joie ne peut plus apparaître à vos yeux. Mais, croyez-moi, Berthe, vous êtes libre, et c'est au baron Romoald, à un mouvement généreux de son cœur, au remords que lui causent ses

fautes, que vous devez d'aller revoir ceux qui vous sont chers.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut parler des mouvements de générosité du baron Romoald. Il m'a trop fait souffrir, il a trop fait souffrir les miens pour que la foi



en ce que vous avancez me pénètre jamais. Et au fait, noble enfant, ajouta-t-elle tout à coup avec vivacité, et comme pénétrée d'une pensée nouvelle et terrible, pour m'ouvrir le cachot où il m'a fait jeter, quel noir forfait encore le cruel baron a-t-il tramé contre moi ?... que me veut-il ?... Non, plutôt mourir que de paraître devant lui... Que la dague qui pend à votre côté abrège mes

jours... Au nom de votre mère, tuez-moi... tuez-moi!... »

Et, dans une crispation nerveuse, la malheureuse se tordait à terre. Alain était brisé. Il s'approcha d'elle davantage et lui prenant les mains :

« Au nom de ma mère que vous évoquez, il faut me croire. » Puis il raconta tout ce qu'il savait touchant la cabane, sa visite du matin.

« Et maintenant, continua-t-il, je viens au nom de Romoald, mon oncle, vous dire que, s'il a des torts envers vous, il saura les reconnaître. Tenez, voilà déjà pour vous aider au premier moment. »

Et il tendait une poignée d'or à la femme, qui la repoussant la fit tomber à terre.

« Gardez votre or, il ne saurait guérir mes blessures. Nous étions heureux, dans notre pauvreté, nous n'ambitionnions que l'amour de Dieu, ses grâces et les joies du foyer. Nous étions heureux, lorsque, par un ordre de Romoald, on a détruit notre bonheur en m'arrachant à la cabane... Oh! sortez, n'insultez pas à ma douleur... de grâce...

— Calmez-vous, Berthe. Voyez, je viens à vous, vous supplier de me croire, de pardonner à Romoald.

— Non, non, dit encore Berthe.

— C'est le fils d'Achille de Hauteceœur qui vous

parle. Vous ne pouvez douter de sa parole. Croyez-le, et faites comme lui, pardonnez. »

Berthe, à ces mots, attacha un oeil moins incrédule sur le descendant des Hauteceœur.

« Berthe, dit Alain, pardonnez à Romoald et priez pour lui.

— Prier oui, pardonner non.

— La vue de votre fille, de votre père, vous ramènera à de plus justes sentiments sur le baron votre seigneur.

— Oh! les voir!... les voir, et puis mourir, dit avec un accent de désespoir la pauvre femme qui se tordait et attachait un regard suppliant sur Alain.

— Je n'ai jamais menti, et ce n'est pas à l'égard des malheureux que je commencerais. Venez en juger par vous-même. Ennoch et Sigismond vont soutenir vos pas et vous aider à sortir de ce cachot. »

Mais Berthe ne bougeait plus. Presque évanouie, elle dut être portée plutôt que conduite au dehors par les deux serviteurs. Sigismond, qui avait assisté impassible à toute cette scène, n'avait prêté son concours à ce dernier acte que sur une injonction nouvelle d'Alain. Ordre avait été donné aux prisonniers, par Alain, de ne pas franchir le seuil de la porte donnant sur la cour avant qu'il les eût rejoints. Il éprouvait le besoin de

leur reparler de Romoald. Après avoir fait mettre Berthe sur un siège, au grand air, et l'avoir confiée aux soins de femmes de service, Alain retourna vers eux et leur parla longuement. Ces paroles et les dons qu'il leur fit encore au nom du baron produisirent leur effet, car, bientôt après, des acclamations s'élevèrent dans la cour intérieure, où Alain les avait menés. Le cri de « vive Romoald de Hauteceur ! » ce cri longtemps répété par les échos, remplit le vieux manoir de frémissements. La tête de Romoald s'étant montrée à l'une des fenêtres du manoir, les acclamations devinrent plus frénétiques encore. Le sourire sur les lèvres, les larmes dans les yeux, le seigneur assistait à cette scène qui, provoquée, ménagée par son neveu, l'émotionnait singulièrement. Il ne pouvait détacher son regard de ces démonstrations; ses remords en devinrent plus cuisants encore.

Berthe Kerlandec, assise au milieu des autres détenus, recevait les soins de dame Anne accourue à la première nouvelle de la défaillance de la jeune femme. Les douces paroles de la veuve firent plus de bien à la malade que les réconfortants de toute nature dont on la comblait. Ce ne fut qu'à la prière d'Alain qu'elle daigna envoyer un regard vers la fenêtre où se tenait le seigneur Romoald.

Alain chargea Ennoch d'aller prévenir le vieux

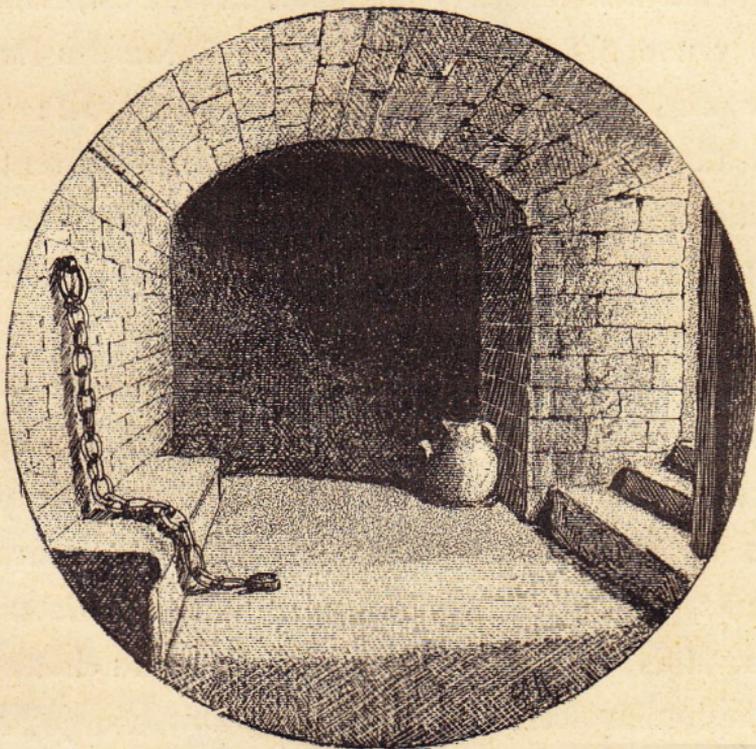
marin et sa petite-fille du retour de Berthe. Il craignait qu'une trop brusque apparition de la prisonnière eût un effet fâcheux sur la vieillesse de Kerlandec. Puis, il ordonna que Berthe reposée, remise de tant d'émois, fût conduite en voiture à la chaumière. Lorsque, à part Berthe, le dernier prisonnier eut franchi la poterne, Alain était allé retrouver Romoald. Et là, à cette fenêtre, où la veuve d'Achille les apercevait, l'aîné des Hauteceur pressait son neveu dans ses bras et disait :

« Cher, aimable enfant, par toi m'arrivent les bénédictions de la terre et du ciel. Par toi, mon âme retrouvera le chemin qui mène à Dieu; tu es mon ange, conduis-moi. »

Quatre heures plus tard, Ennoch revenait de la forêt. Il avait ramené la joie au foyer de Kerlandec en la personne de Berthe. Le cœur du petit Breton palpait d'aise et ses bons instincts puisaient de nouveaux aliments dans les exemples reçus d'Alain depuis le matin. Mais, tout à coup, en approchant du château, il vit, dissimulés derrière un bloc de granit, trois personnages qui, l'ayant aperçu, allèrent se cacher plus loin : c'étaient Godefroy, Jehan de Hauteceur et Sigismond.

« Bien sûr, ils méditent quelques plans criminels, » se dit Ennoch, « Lucifer doit être en quatrième dans ce méchant groupe. »

Et, rempli de noirs soupçons, Enoch rentra au manoir. Là, ses nouvelles impressions le saisirent plus profondément encore en retrouvant Alain. Il en demeura sombre tout le reste de la journée.





MADAME  
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE  
D'UN  
HAUTECŒUR

A. PICARD  
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE  
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE  
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏDE PICARD  
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

---

LA VENGEANCE  
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M<sup>me</sup> L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

---

*ILLUSTRATIONS DE MONTADER*

---



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

À

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.